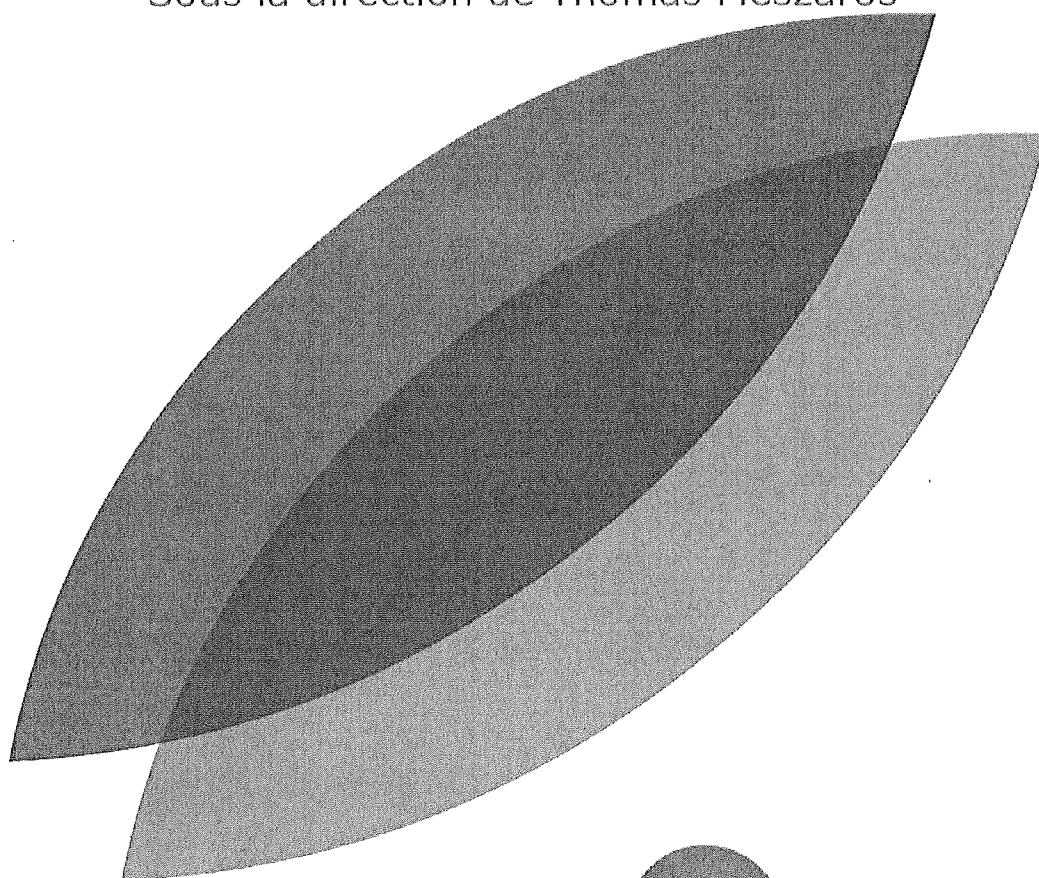


Sociologie de la sécurité : Genèse et mutations d'un concept

Sous la direction de Thomas Meszaros



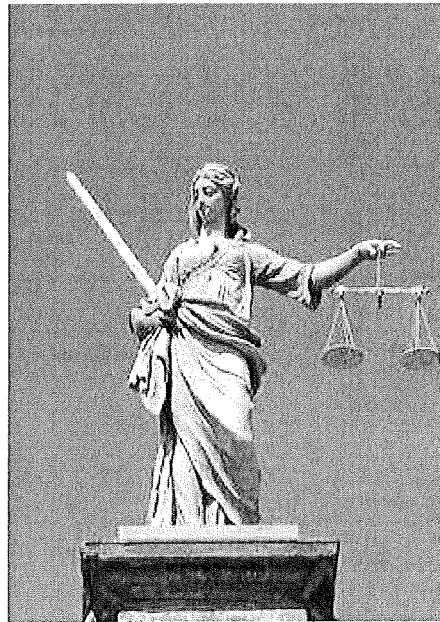
esprit
revue internationale
de sociologie et de
sciences sociales
Critique

2011 | vol. 14

Sociologie de la sécurité :

Genèse et mutations d'un concept.

Numéro sous la direction de Thomas Meszaros



¹ *La République manie le glaive de la force et la balance de la justice pour garantir la sécurité des citoyens.*

Sommaire.

Introduction : état des lieux sur les études de sécurité. Genèse et mutations d'un concept, Thomas Meszaros.

La signification des stratégies de la vie quotidienne chez les aînés quant à la peur du crime : une perspective de l'interactionnisme symbolique, Mario Paris, Marie Beaulieu, Marie-Marthe Cousineau, Suzanne Garon.

Le sens de la peur de chuter chez les personnes âgées, Carmen Lucia Curcio, Marie Beaulieu, Hélène Corriveau,

Discussion autour du concept de sécurité, Mohamed ALLAL.

En quoi la conception morphologique des relations internationales peut renforcer l'action des institutions mondiales ? Lucien SA Oulahbib.

De la redéfinition du dilemme de sécurité autour de la « faiblesse » de l'Etat africain ? Amandine Gnanguênon,

Le « Pacifisme polémologique » de Gaston Bouthoul, David Cumin.

Théorie des catastrophes, régulation et crise internationale, Clément Morier,

Une application de la théorie du chaos. Les fondements épistémologiques de la RMA dans la doctrine stratégique américaine. Réginald Marchisio.

La construction sociale de l'objet « terrorisme ». Les logiques de sécurité et d'insécurité et leurs impacts sur la redéfinition des identités et des intérêts des États démocratiques, Thomas Meszaros.

Cultures marginales, « Paranoïde Style » et radicalismes politiques, Stéphane François.

Thierry Goguel d'Allondans et Jean-François Gomez, *Le travail social comme initiation, anthropologies buissonnières*, Erès éd., coll. L'éducation spécialisée au quotidien, Toulouse, 2011, 250 pages, par Didier Auriol.

Quel penser ? Arguments, inventions, transgressions. Revue Prétentaine n°s 27-28, printemps 2011, sous la direction de Jean Marie Brohm, par Georges Bertin.

Comptes rendus critiques.

Jérôme Méric, Yvon Pesqueux, Andreu Solé, *La « Société du Risque », analyse et critique*, par Cyrille Bertin.

Pascal Boniface, *Comprendre le monde*, Armand Colin, 2010, 286 pages, par Thomas Meszaros

Jean-Pierre Cabestan, *La politique internationale de la Chine*, Presses de Science-Po, 2010, 460 pages.

Barthélémy Courmont, *L'autre pays du matin calme. Les paradoxes nord-coréens*, Paris, Armand Colin, 2008, 154 pages, par Thomas Meszaros

Chebaux Françoise, *La Pensée unique à l'Université, Alice au pays des ténèbres*, Paris éd L'Harmattan, collection Educations et Sociétés, 2010, 216 p. Préface de Gérard Lurol, postface de Laurent Cornaz, par Georges Bertin.

État des lieux sur les études de sécurité : Genèse et mutations d'un concept

Sous la direction de Thomas Meszaros²

Ce numéro spécial consacré à la sécurité a comme objectif de proposer, au travers d'approches plurielles, des pistes de réflexion sur la question de la sécurité en tenant compte de l'évolution du concept et de ses possibles développements. Chacune des productions qui compose ce numéro spécial part d'un constat : la notion de sécurité ne fait pas l'unanimité parce qu'il s'agit d'un concept protéiforme. Au travers des différentes voies de réflexion engagées par les auteurs de ce numéro plusieurs questions émergent : lorsque l'on parle de sécurité, à quelle unité de référence fait-on allusion ? Comment et pourquoi une menace devient-elle un enjeu de sécurité ? Comment ces menaces, objectives ou subjectives, influencent-elles les perceptions des acteurs, leurs discours et leurs comportements ? La sécurité ne serait-elle principalement qu'une absence de menace, pour reprendre la définition essentielle formulée par Arnold Wolfers ? Cette définition apporte finalement plus de questions que de réponses sur la nature de la sécurité en tant que telle. Les nouvelles menaces auxquelles nos sociétés sont confrontées n'imposent-elles pas de repenser les cadres traditionnels de la sécurité ? Autant de questions qui permettent de décliner de différentes manières ce qu'est la sécurité et comment aborder cette problématique majeure pour l'époque contemporaine où l'insécurité semble être devenue un enjeu de plus en plus important. Chacun des contributeurs à ce numéro spécial a tenté, en fonction de son domaine de spécialité, de répondre à ces questions. Cet éclectisme renvoie à la multiplicité des approches possibles du concept et insiste, de manière spécifique, sur la particularité que la notion peut recouvrir dans des champs aussi divers que la criminalité, la santé, la polémologie, la stratégie ou encore les relations internationales. Ce pluralisme tend à confirmer l'évanescence du concept de sécurité qui renvoie à l'idée de menace, de peur, d'angoisse, de danger, de risque ou de crise.

La contribution de Marie Paris, Marie Beaulieu, Marie-Marthe Cousineau, Suzanne Garon, intitulée « La signification des stratégies de la vie quotidienne chez les aînés quant à la peur du crime : une perspective de l'interactionnisme symbolique » insiste, à partir d'une démarche compréhensive s'inspirant de l'interactionnisme symbolique, sur la manière dont l'insécurité est perçue et vécue par les personnes âgées. Au travers de seize entretiens semi-structurés menés auprès d'aînés vivant à Montréal, Sherbrooke et Trois-Rivières (Québec), cet article s'intéresse aux représentations du crime, de la peur du crime et de la vieillesse. L'article analyse ensuite diverses interactions sociales et stratégies quotidiennes concernant la peur du crime. Les auteurs considèrent ainsi que « l'intérêt pour le sentiment de sécurité des aînés, en particulier pour leur peur face à une possible victimisation criminelle est éminemment d'actualité et suffisamment complexe pour en faire un sujet d'intérêt public

² Docteur en Droit/Science Politique. Chargé de cours à l'Université Lyon 3, chercheur au CLESID.

doté d'une pertinence scientifique ». Les résultats de cette réflexion amène les auteurs à affirmer que la peur du crime exprimée par certains participants aux entretiens menés révèle en réalité une « insécurité ontologique ».

Dans une perspective similaire à la contribution précédente, la production réalisée par Carmen Lucia Curcio, Marie Beaulieu, Hélène Corriveau, intitulée « Le sens de la peur de chuter chez les personnes âgées », insiste quant à elle sur la signification de la peur de tomber chez les personnes âgées. Cette contribution part du constat que la peur de tomber est un concept difficile à définir, imprécis et ambigu. Il renvoie à l'idée d'insécurité éprouvée par les personnes âgées. Les auteurs définissent cinq aspects qui permettent de comprendre cette peur et cette insécurité : l'âge et le vieillissement, les chutes, les maladies, la perte d'équilibre et la perte de confiance. Les entrevues réalisées avec 37 personnes âgées de la région cafetière colombienne sur ce thème permettent de constater que la peur de chuter est plutôt une angoisse, « pour la maîtriser les aînés la transforment en peurs secondaires ». Les résultats des travaux menés par ces auteurs témoignent de la production d'un nouveau modèle théorique qui rend compte de la définition de la peur de chuter chez les personnes âgées et invitent à explorer et à revisiter les politiques publiques qui s'attachent, directement ou indirectement, aux problématiques liées à l'insécurité des aînés.

Mohamed Allal, dans sa contribution « Discussion autour du concept de sécurité » nous place au cœur de la discipline des Relations internationales. Il revisite la définition du concept de sécurité classique en prenant notamment comme cas de figure les États-Unis. Le concept de sécurité révèle toute sa complexité et l'auteur, dans le sillage des travaux de Barry Buzan et de l'École de Copenhague le présente « comme un réseau formé d'un ensemble de "sous-concepts" militaire, humain, environnemental, politique, institutionnel, économique, sociétal etc. ». Ces sous-concepts sont dans des interactions non mécaniques qui dépendent du lieu et du temps dans lequel se déploie la sécurité. En définitive, Mohamed Allal en interrogeant la manière dont la sécurité est construite affirme qu'elle n'est que « le produit des transformations du système international qui ont modifié radicalement la perception des menaces et l'objet même de la sécurité ».

Lucien Oulahbib, quant à lui, propose une sociologie des relations internationales qui interroge la manière dont « la conception morphologique des relations internationales peut renforcer l'action des institutions mondiales ». Sa réflexion prend comme point d'ancrage les dimensions morphologiques du système international (oligopolarité, multipolarité, unipolarité) et la dimension transnationale des institutions internationales dont une des expressions est la Déclaration universelle des droits de l'Homme. L'auteur tente de mettre en lien ces dimensions morphologiques et cette dimension transnationale en interrogeant les grands paradigmes des Relations internationales, l'idéalisme libéral et le réalisme et son objectivisme. En définitive, Lucien Oulahbib nous invite à penser la sécurité internationale au travers d'un débat « sur les conditions morphologiques de la bonne gouvernance ».

Toujours dans le champ des Relations internationales, Amandine Gnanguênon, de son côté, interroge l'éventuelle « redéfinition du dilemme de sécurité autour de la « faiblesse » de l'Etat africain ». Son étude entend revenir « sur la nature du dilemme de sécurité, à savoir

que tous les moyens pris par un Etat pour augmenter sa sécurité diminuent celle des autres ». Au travers des logiques de « sécurisation », Amandine Gnanguênon aborde, à partir des rapports de force entre l'Etat et les acteurs non étatiques en Afrique, la question de l'évolution des formes du dilemme de sécurité. Sa contribution possède un intérêt particulier pour plusieurs raisons. Tout d'abord parce qu'elle insiste sur les nouvelles logiques de sécurisation des territoires par les Etats. En effet, l'auteur aborde la manière dont les Etats peuvent tirer profit de l'instabilité et instrumentaliser cette instabilité en vue d'assurer la sécurisation de leur territoire. Ensuite, parce que cette contribution s'intéresse à un aspect qui nécessite une attention particulière aujourd'hui dans le cadre des études de sécurité, il s'agit de la complexité croissante des rapports entre Etats et acteurs non-étatiques, notamment les groupes armés, qui sont en concurrence directe avec les acteurs étatiques. Le développement de ces relations « hétérogènes » et le développement de nouveaux moyens de sécurisation des territoires des Etats témoignent de l'évolution du dilemme de sécurité. Au travers du cas de figure Africain, la contribution d'Amandine Gnanguênon permet ainsi de mieux saisir les nouveaux rapports entre sécurité et insécurité.

David Cumin, quant à lui, nous invite à réfléchir sur le concept de sécurité à partir de la polémologie et de la figure de Gaston Bouthoul. Au travers de sa contribution « Le "pacifisme polémologique" de Gaston Bouthoul (1896-1980) », il revient sur le parcours de celui qui fut le « fondateur de la polémologie ou étude scientifique des conflits armés ». La contribution de David Cumin est essentielle à plus d'un titre car malgré le rayonnement de la pensée de Gaston Bouthoul, en France comme à l'étranger, il n'existe pas de biographie et de bibliographie en langue française sur cet auteur majeur pour les études de sécurité. Ainsi, l'article de David Cumin entend « réparer cette injustice ». Non seulement l'auteur présente une biographie et une bibliographie qui faisaient jusque là défaut à la littérature spécialisée en langue française sur les questions de sécurité mais il nous amène encore plus loin puisqu'il s'attache à présenter et à expliquer « l'expression paradoxale » de « pacifisme polémologique » qui n'est autre que l'axe central, le point principal, à partir duquel prend corps la réflexion de Gaston Bouthoul.

La réflexion de Clément Morier s'inscrit elle aussi dans le champ de la polémologie et des études de sécurité. Sa contribution « Théorie des catastrophes, régulation et crise internationale » est originale car elle propose l'utilisation de nouveaux outils théoriques pour saisir des réalités particulièrement complexes. Ainsi, l'auteur mobilise la théorie des catastrophes de René Thom, développée notamment par Jacques Viret, pour « rendre intelligible l'emboîtement des niveaux d'organisation d'un objet par l'étude dans l'espace du déploiement de processus dits morphologiques ». Clément Morier se propose à partir de cette approche morphologique de traiter « deux ensembles de catastrophes » afin de rendre compte d'une notion centrale des théories de la sécurité : le dilemme de sécurité débouchant sur une crise internationale.

L'apport de Réginald Marchisio s'inscrit dans une approche épistémologique similaire à celle de Clément Morier et relève aussi du domaine des études stratégiques et de la polémologie, plus particulièrement dans le champ d'étude des crises internationales. Au travers de sa

contribution, « Une application de la théorie du chaos : les fondements épistémologiques de la RMA dans la doctrine stratégique américaine », il analyse un cas concret de transfert de paradigme des sciences dures (complexité et chaos) vers un domaine particulier de la science politique que sont les questions de sécurité internationales. Réginald Marchisio, après avoir mis en évidence les diverses positions contradictoires sur le sujet, analyse les fondements théoriques et doctrinaux de la *Revolution in Military Affairs* (RMA) et détermine que ceux-ci se trouvent dans l'idée que la guerre, la crise et le système international correspondent à des systèmes dits complexes. L'utilisation de paradigme des sciences dures (complexité et chaos) dans l'élaboration théorique et doctrinale de la RMA a notamment pour finalité de « rendre le conflit et / ou la crise plus "ordonnés" et plus "harmonieux" ».

Enfin, en ce qui me concerne, dans ma contribution « La construction sociale de l'objet "terrorisme" : les logiques de sécurité et d'insécurité et leurs impacts sur la redéfinition des identités et des intérêts des États démocratiques », je me suis intéressé à la question du terrorisme envisagé comme une relation sociale qui ne possède pas une définition univoque. La construction de l'objet terrorisme peut servir l'intérêt de certains groupes et justifier l'exercice de leur propre violence. La menace terroriste peut apparaître comme un moyen pour les autorités politiques d'augmenter le contrôle social par le déploiement de politiques sécuritaires. Qu'en est-il alors de la gouvernabilité ? Le terrorisme permet de souligner le paradoxe des démocraties contemporaines où l'on observe un réengagement de l'État à différents niveaux de la vie sociale alors même que les États démocratiques misent sur la responsabilisation des citoyens. Le développement de discours sur le risque et de politiques de prévention manifestent ce redéploiement du rôle de l'État par la maximisation de la surveillance. La production d'une *culture de la peur* peut engendrer une transformation des bases démocratiques et une érosion progressive des libertés fondamentales au nom de la protection de la démocratie elle-même. Il sera ainsi question d'aborder l'objet « terrorisme » dans une perspective constructiviste (identités, intérêts) au travers de deux conceptions, l'une américaine, l'autre européenne, et de souligner la rupture hétérogène (valeurs, normes) qu'elles impliquent et les conséquences de ces constructions sur la définition de leurs politiques étrangères. Il sera aussi question de souligner l'impact de ces constructions sur les institutions démocratiques et les libertés publiques.

Comme l'illustre la pluralité des contributions proposées, la richesse du concept de sécurité s'illustre dans la multiplicité des approches qu'il est possible d'en faire en fonction du domaine dans lequel il est appliqué. Les contributions à ce numéro spécial, et c'était l'un des objectifs, ouvrent chacune des pistes de réflexion en vue de développement ultérieurs, pour mieux comprendre ce qu'est la sécurité et la manière dont ce concept est utilisé et façonné par les contextes dans lesquels il est employé.

Bonne lecture.

Thomas Meszaros.

La signification des stratégies de la vie quotidienne chez les aînés quant à la peur du crime : une perspective de l'interactionnisme symbolique

Mario Paris, étudiant au Ph.D. en gérontologie de l'Université de Sherbrooke (Québec, Canada), est sociologue de formation. mario.paris@usherbrooke.ca

Marie Beaulieu, Ph.D., professeure titulaire à l'Université de Sherbrooke (Québec, Canada) et chercheure au Centre de recherche sur le vieillissement et titulaire d'une chaire de recherche sur la maltraitance envers les personnes aînées. marie.beaulieu@usherbrooke.ca

Marie-Marthe Cousineau, Ph.D., est professeure à l'école de Criminologie de l'Université de Montréal (Québec, Canada). mm.cousineau@umontreal.ca

Suzanne Garon, Ph.D, professeure titulaire à l'Université de Sherbrooke (Québec, Canada) dirige l'implantation et l'évaluation du programme de l'organisation mondiale de la santé « Ville amie des aînés » au Québec. suzanne.garon@usherbrooke.ca

Résumé

S'inscrivant dans une démarche compréhensive s'inspirant de l'interactionnisme symbolique, cet article traite de la signification des stratégies quotidiennes face à la peur du crime chez les aînés. Seize entretiens semi-structurés furent menés auprès d'aînés vivant à Montréal, Sherbrooke et Trois-Rivières (Québec). L'emphase est d'abord placée sur les représentations du crime, de la peur du crime et de la vieillesse chez les aînés puis sur une observation de diverses interactions sociales et stratégies quotidiennes concernant la peur du crime. La nature des résultats nous amène à proposer que la peur du crime exprimée par certains participants dissimule en fait une insécurité ontologique.

Mots clés

Peur du crime, interactionnisme symbolique, vieillissement, Soi, postmodernité

Abstract

Based on a comprehensive approach inspired by symbolic interactionism, this paper proposes an analysis of the meaning of daily strategies in order to face fear of crime among the elderly. Sixteen semi-structured interviews were conducted with older adults living in Montréal, Sherbrooke and Trois-Rivières (Quebec). Results first place emphasis on representations of crime, fear of crime and aging, than they look at social interactions and daily strategies linked to fear of crime. The nature of the results leads us to propose that fear of crime expressed by some older adults hides an ontological insecurity.

Keyword

Fear of crime, Symbolic Interactionism, Aging, Self, Postmodernity

La signification des stratégies de la vie quotidienne chez les aînés quant à la peur du crime : Une perspective de l'interactionnisme symbolique

Introduction

D'ici 2036, près d'une personne sur quatre au Canada aura 65 ans et plus (Statistique Canada, 2007). Ce vieillissement de la population transforme nos institutions sociales, ainsi que l'expérience du social en général. Les enjeux sont nombreux : la modification de la structure du travail, l'ajustement des régimes de retraite, l'individualisation des parcours de vie ou la politisation des groupes d'aînés, pour ne citer que quelques exemples. Ces enjeux prépondérants pour la société en occultent d'autres qui sont tout aussi importants dans la vie quotidienne des personnes aînées et des gens qui les entourent. C'est entre autres le cas de la peur du crime, phénomène aussi désigné comme étant le sentiment de sécurité face à la victimisation criminelle chez les aînés. Bien qu'en raison de lacunes méthodologiques et d'absence d'uniformité de la mesure empêchant les comparaisons fiables entre les études et surtout rendant quasi impossible l'évaluation avec certitude son ampleur (Pain, 1995), la question de la sécurité chez les aînés suscite de l'intérêt. Des mesures ponctuelles canadiennes avancent que 8 % (Statistique Canada, 2007) à 23 % (Roberts, 2001) des aînés canadiens en sont affectés alors que des mesures répétées montrent que le sentiment fluctue d'une année à l'autre (donc que la peur n'est pas toujours présente) et que sur une période de cinq ans, jusqu'à 43 % des aînés peuvent la ressentir (Beaulieu, Leclerc & Dubé, 2003). Ainsi, l'intérêt pour le sentiment de sécurité des aînés, en particulier pour leur peur face à une possible victimisation criminelle est éminemment d'actualité et suffisamment complexe pour en faire un sujet d'intérêt public doté d'une pertinence scientifique.

Mais pourquoi s'intéresser au sentiment de sécurité face à la victimisation criminelle chez les aînés plutôt que chez les citoyens en général ou chez ceux d'autres groupes d'âge ? C'est d'abord parce que depuis longtemps, nombre d'études identifient les aînés comme étant ceux qui ont le plus peur du crime (Brillon, 1987 ; Cozens, Hillier & Prescott, 2002 ; Hennen & Knudten, 2001 ; Killias & Clerici, 2000 ; Roberts, 2001). Cette affirmation est toutefois remise en cause par les résultats de quelques études empiriques (Acierno, Rheingold, Resnick & Kilpatrick, 2004 ; Chadee & Ditton, 2003 ; Fattah & Sacco, 1989 ; Ferraro, 1995 ; Ferraro & Lagrange, 1992 ; Lagrange & Ferraro, 1987 ; McCoy, Wooldredge, Cullen, Dubeck & Browning, 1996 ; Pain, 2000 ; Skogan, 1993 ; Tulloch, 2000 ; Yin, 1980). Ainsi notre intérêt est surtout appuyé sur le fait que, malgré ces divergences conceptuelles, d'ampleur et de spécificité du sentiment ressenti par les aînés, les résultats sont probants concernant les répercussions de la peur du crime sur la qualité de vie des aînés (Beaulieu, Leclerc, Dubé, 2003 ; Brillon, 1987). Ce sentiment est associé à une baisse générale de la qualité de vie (Fattah & Sacco, 1989), une augmentation du niveau d'anxiété (Hraba, Lorenz & Radloff,

2002 ; Martel, 1999), la transformation des habitudes de vie (Moulton, 1996 ; Hennen & Knudten, 2001), au renforcement du sentiment de vulnérabilité (Brillon, 1987), à la diminution de la santé perçue ainsi que l'état de santé général (Brillon, 1987 ; Hennen & Knudten, 2001; Leclerc, 2004).

Le manque de consensus entre les résultats d'études ci-dessus mentionnés suscite d'abord des interrogations conceptuelles puis méthodologiques (Lachance et coll., 2010). Quelle est la finesse et la justesse des méthodes de recherche jusqu'ici employées afin de cerner la peur du crime chez les aînés ? L'usage actuel des méthodes quantitatives pourrait être à la source des difficultés dans la compréhension de la peur du crime (Ferraro, 1995 ; Tulloch, 2003 ; Yin, 1980).

« Il ne s'agit pas de suggérer que le concept de la peur du crime soit une mauvaise idée, mais plutôt qu'il n'est pas opérationnel (ou du moins, pas bien opérationnalisé), étant donné l'état actuel des méthodes quantitatives [notre traduction] » (Farrall, 2004, 167).

Tenant compte de cette critique énoncée par Farrall, nous avons recours à une approche qualitative afin d'envisager la peur du crime à travers son expression la plus dynamique possible, c'est-à-dire les interactions sociales au quotidien. Cet article a pour but d'exposer une nouvelle compréhension de la signification des stratégies quotidiennes face à la peur du crime chez les aînés³. Il débute par une problématisation suivie de la perspective théorique retenue, à savoir l'interactionnisme symbolique. Viennent ensuite, une description méthodologique et une présentation intégrée des résultats et analyses. D'abord, trois concepts sont analysés selon les propos des participants : crime, peur du crime et vieillesse. Suivent la description de stratégies adoptées par les personnes âgées afin que la peur du crime ne rime pas uniquement avec enfermement et isolement social.

Problématique

L'étude de la peur du crime a longtemps négligé la nature postmoderne de la vie sociale (Hollway & Jefferson, 1997). De nos jours, l'individu se situe au centre de la vie sociale. En effet, la société est

³ Le Conseil de recherche en sciences humaines du Canada a financé la recherche (410-2004-1935). Nous tenons à remercier le Fonds québécois de recherche sur la société et la culture, ainsi que FormSav, pour le soutien financier des études du premier auteur.

« [...] caractérisée par une décomposition ou au moins un relâchement des structures qui ont encadré progressivement l'individu depuis un siècle environ [...] » (Hoss, 2008, 303).

La recherche doit tenir compte de cette particularité et valoriser l'étude des aspects situationnels, contextuels et pratiques de la peur du crime. Mais encore, la postmodernité ne concerne pas seulement l'individualisation de la vie sociale. Bauman (2007) montre que l'époque postmoderne se caractérise aussi d'incertitude et d'ambiguïté dans la vie sociale. Ainsi, l'accent étant placé sur l'individu, ce dernier ne connaît pas d'emblée les effets des actions qu'il entreprend. Il se retrouve donc dans une situation où ses choix et ses actions ne dépendent que de lui-même. Conséquemment, la peur du crime puise de nouvelles significations pour l'individu eu égard à l'incertitude et l'ambiguïté de la vie sociale (Hollway & Jefferson, 1997).

Dans un tel contexte, convient-il de parler de la peur du crime en termes individuels ou sociaux ? La réponse dépend en quelque sorte du positionnement du chercheur. La peur du crime se pose d'abord comme un phénomène social puisque certains groupes sociaux (par exemple les femmes) sont plus portés que d'autres la ressentir (Acierno & al., 2004 ; Ferraro, 1995). Néanmoins, la peur du crime s'articule aussi dans une trame individuelle puisqu'elle varie de façon intra et interindividuelle (Pain, 1997). Compte tenu de l'individualisation de la vie sociale, mettre un accent particulier sur l'individu n'est donc pas sans intérêt, car elle situe ce dernier à travers la postmodernité. Par contre, il faut éviter d'isoler l'individu de son environnement social, et cela peut se faire en tenant compte des aspects interactionnels de la vie sociale. En effet, il y a certes un individu qui interprète, qui choisit et qui acte, mais il y a aussi un individu qui interagit avec autrui (Blumer, 1969).

De manière plus précise, nombre d'études sur la peur du crime abordent de près ou de loin la question de l'interaction sous les angles des conduites personnelles et des habitudes de vie. *Primo*, les conduites forment des gestes particuliers dont l'action restrictive et défensive permet de sécuriser l'individu par rapport aux diverses manifestation du crime (Sacco & Nakkaie, 2001). L'étude menée par Ferraro (1995) montre ainsi que les aînés adoptent certaines conduites restrictives dues à la peur du crime. Ils vont éviter de marcher à l'extérieur durant la nuit, surtout lorsqu'ils jugent les endroits dangereux. Les conduites comprennent aussi les gestes concrets afin d'assurer le sentiment de sécurité, tels que verrouiller la porte de la maison ou de la voiture (Sacco & Nakkaie, 2001) ou de ne pas ouvrir si quelqu'un frappe à la porte de la maison à partir de la tombée de la nuit (Ferraro, 1995). La littérature comprend de nombreuses études traitant des répercussions de ces conduites personnelles sur la vie quotidienne des aînés (Eckert, 2004 ; McCoy & Al., 1996 ; Moulton, 1996 ; Sacco & Nakhaie, 2001). Dans une certaine mesure, les conduites restrictives ou défensives diminuent les occasions d'interactions et peuvent mener parfois à l'isolement (Ferraro, 1995). *Secundo*, les habitudes de vie s'enracinent dans la vie

quotidienne des individus. Ainsi, la peur du crime altérerait les habitudes de vie au quotidien (Moulton & al., 1996) puisque les aînés s'abstiennent d'activités sociales en raison de la peur du crime. Cette cessation peut entraîner des effets néfastes sur la vie quotidienne de la personne aînée (Eckert, 2004 ; Whitley & Prince, 2005).

Retenons donc que les études sur les conduites ou les habitudes de vie ont bien campé la portée de la peur du crime chez les aînés. Cependant, ces études reposent sur un à priori, à savoir que plus les aînés se sentent à risque d'être victimes d'un crime (on pourrait aussi dire, vulnérables face au crime), plus ils ressentent la peur du crime (Hollway & Jefferson, 1997) ; ce faisant, ils changent leurs conduites personnelles. La recherche semble donc reposer sur une analyse comportementale où l'individu agit en réponse à un stimulus spécifique, soit la peur du crime. Jusqu'à présent, aucune étude, à notre connaissance, n'a valorisé une approche dynamique, où l'interaction se situerait au sein de la réciprocité intersubjective ; ce qui modulerait le sentiment de peur du crime. C'est ce que nous proposons.

Perspective théorique

L'interactionnisme symbolique est souvent défini d'après la prémisse théorique élaborée par Herbert Blumer (1969), c'est-à-dire que les individus agissent sur la base des significations qu'ils ont de l'interaction sociale avec autrui. Cette perspective théorique repose en grande partie sur les idées théoriques de G. H. Mead (1934, 2006)⁴.

Mead part non seulement du principe que la société se compose d'individus interagissant les uns avec les autres, mais il établit un corpus théorique qui permet d'expliquer le rapport individu-société comme une dialectique qui rend possible leur existence. De prime abord, l'interaction prend la forme d'une *impulsion*, soit une disposition de l'individu à répondre d'une certaine façon à un stimulus (Mead, 2006). Cependant, l'interaction entre deux individus, c'est-à-dire l'*acte social*, ne se restreint pas à l'*impulsion*. En effet, il y a aussi l'*attitude*, à savoir la disposition de l'individu à répondre d'une manière régulière et réglée à une certaine sorte de stimulus. L'*attitude* est une manifestation, en quelque sorte, de ce que Mead appelle l'*autrui généralisé*, c'est-à-dire la communauté ou le groupe social. Ainsi, l'*impulsion* constitue en quelque sorte l'aspect comportemental de l'*acte social*, alors que l'*attitude*, contrairement au behaviorisme classique, en devient la composante sociale qui résulte d'interactions socio-symboliques.

⁴ L'ouvrage *Mind, Self and Society* expose les idées principales qui soutiendront la création de la perspective théorique de l'interactionnisme symbolique trente-cinq ans plus tard par Blumer (1969).

Outre les éléments d'*impulsion* et d'*attitude* caractérisant l'interaction, Mead souligne l'importance de la réciprocité des actions chez les individus. Comme le résume Cefai et Quéré (2006, 24-25) :

« L'action d'un individu suscite une réponse appropriée chez un autre, cette réponse devenant à son tour un stimulus pour le premier. À travers leurs ajustements réciproques dans l'interaction, orientés vers l'accomplissement de la tâche commune, ils en viennent à partager un sens commun dans une situation sociale ».

Cet élément de réciprocité représente la notion meadienne de *conversation de gestes*, où la relation entre le stimulus et la réponse est essentielle. Néanmoins, ce qui caractérise l'être humain selon Mead, c'est sa capacité à transformer ces gestes en *symboles signifiants*. C'est par le langage, qui incite le recours au symbolique, qu'apparaît le *symbole signifiant*. Plus précisément, les gestes deviennent signifiants lorsqu'ils font apparaître chez autrui la même réponse qu'au sein de l'individu qui les accomplit (Mead, 2006).

Le *symbole signifiant* ou la propension de l'individu à se mettre à la place de l'autre dans l'interaction, constitue la condition nécessaire pour qu'il y ait l'apparition du *Soi*. Le *Soi* n'est pas substantif par nature ; il est cognitif et tributaire de l'interaction. Il se constitue une dialectique entre le *Je* et le *Moi*. Succinctement, le *Je* est la réponse de l'individu aux *attitudes* des autres. Autrement dit, le *Je* est la singularité et la manière d'agir de l'individu (Le Breton, 2004). Quant à lui, le *Moi* est l'ensemble des attitudes organisées des autres dont l'individu s'approprie pour lui-même (Mead, 2006).

Méthode

Échantillonnage

Les résultats présentés dans cet article sont tirés d'une vaste étude à devis mixte tricentrique (trois villes au Québec, Canada) visant, entre autres, à mettre en évidence les diverses stratégies adaptatives que les aînés utilisent quant à la peur du crime. Cette étude a reçu l'aval de 3 comités d'éthique, soit les universités de Montréal, de Sherbrooke et du Québec à Trois-Rivières. L'échantillon de la phase quantitative est de 387 participants (Bergeron, 2006). Deux collectes de données qualitatives distinctes suivirent en s'appuyant sur des échantillons de critères pré-établis (Patton, 2002). Dans la collecte qualitative à la base de cet article, le but de la stratégie d'échantillonnage fut d'éviter les cas extrême soit, dans le cas qui nous intéresse, ceux qui disent avoir très peur ou de ceux qui au contraire ne manifestent pas ou peu de peur. Ce choix d'échantillon permet de mettre une emphase sur les aspects « communs » de la peur du crime. Parmi les 387 participants initiaux, 40 personnes furent contactées, près de deux ans après la collecte de données quantitatives, à partir d'une liste de participants répondant aux critères d'inclusion. Seuls 40 % d'entre eux ont accepté de participer. Les raisons principales du refus de participation renvoient à l'état

général de santé et au manque de disponibilité. Notre échantillon se compose de huit hommes et de huit femmes âgés entre 63 ans et 91 ans. La moyenne d'âge est de 74,6 ans. Le tableau I présente quelques caractéristiques sociodémographiques de l'échantillon.

**Tableau I.
Caractéristiques sociodémographiques
de l'échantillon de la phase qualitative
(N=16)**

Variable	N (%)
Sexe	
Homme	8 (50,0)
Femme	8 (50,0)
Âge	
60-69	6 (37,5)
70-79	6 (37,5)
80 et plus	4 (25)
Ville (nombre d'habitants)	
Sherbrooke (147 427)	6 (37,5)
Trois-Rivières (126 323)	6 (37,5)
Montréal (1 637 563)	4 (25,0)
Victimisation antérieure	
Vol	8 (50,0)
Agression	3 (18,7)
Aucune	7 (43,7)
État marital	
Marié	11 (68,7)
Divorcé	2 (12,5)
Célibataire	1 (0,6)
Veuvage	2 (12,5)
Habitation	
Maison unifamiliale	5 (31,3)
Maison en rangée	4 (25,0)
Édifice à plus de six logements	4 (25,0)
Édifice à moins de six logements	3 (18,7)

Deux constats ressortent particulièrement au sujet des participants. Premièrement, un peu plus des deux tiers des participants (68,7 %) ont été déjà victimes d'un ou plusieurs actes criminels. Deuxièmement, près de 70 % des participants vivaient en situation maritale lors des entretiens.

Collecte et analyse de données

La collecte repose principalement sur 16 entretiens semi-structurés où des questions ouvertes prédéfinies étaient regroupées en trois thèmes de recherche : criminalité, vie quotidienne et interactions quotidiennes. Ces questions et thèmes prédéfinis évoluèrent au cours du processus itératif propre à certaines démarches qualitatives, c'est-à-dire l'alternance entre la collecte et l'analyse des données. Réalisés d'octobre 2007 à avril 2008, tous ces entretiens d'une durée variant entre quarante-cinq et soixante minutes ont été enregistrés sur magnétophone et retranscrits afin de faciliter l'analyse. Une prise de notes descriptives et un journal de bord accompagnent les entretiens. La transcription de chaque

entretien a été placée dans le logiciel N'Vivo (7.0) afin de faciliter l'analyse thématique (Paillé, 1996) visant à saisir le sens des propos des participants.

Résultats

Représentations sociales

Crime

Les représentations du crime jouent un rôle central dans la compréhension du phénomène de la peur du crime. En effet, les individus interprètent le crime selon la représentation qu'ils en ont et cette interprétation construit à son tour, en partie, la peur du crime.

De prime abord, lors des entretiens, les participants ont de la difficulté à définir le crime. Plusieurs d'entre eux évoquent des aspects plutôt imprécis au sujet du crime :

- « C'est difficile de décrire le crime aujourd'hui » (Femme, 76 ans, Sherbrooke)
- « Le crime peut avoir bien des significations » (Femme, 69 ans, Sherbrooke)
- « Le crime c'est un vaste sujet » (Homme, 72 ans, Sherbrooke)
- « Le crime, c'est un sujet très large » (Femme, 63 ans, Trois-Rivières)

Ainsi, plusieurs participants exposent une connaissance élémentaire, immédiate et vague du crime qui, en somme, renvoie à l'incertitude et l'ambiguïté du phénomène (Roché, 1993).

Ensuite, chez l'ensemble des participants, la représentation du crime prend une forme normative. Autrement dit, le crime renvoie à « [...] ce qui est bien ou, à l'inverse, mal de penser et de mettre en pratique » (Akoun, 1999, 365). Le crime est défini comme :

- « Un geste qui est fait contre l'humain, qui fait du tort à l'humain » (Homme, 71 ans, Sherbrooke)
- « Le crime, pour moi, c'est la différence entre le bien et le mal » (Homme, 72 ans, Sherbrooke)

Ces deux définitions font appel aux jugements personnels fondés sur des valeurs sociales.

Finalement, la représentation du crime chez les participants comporte une part de contingence, en ce sens que le crime semble imprévisible et soumis au hasard. Ce faisant, la contingence peut provoquer un sentiment de fatalité auprès de certains participants :

- « Les crimes sont des choses qui arrivent » (Homme, 71, Sherbrooke)
- « Tu sais, si on se fait tuer... on se fait tuer ! » (Homme, 82, Trois-Rivières)
- « Je me dis : quand ça arrivera... ça arrivera ! » (Homme, 70, Montréal)

Le crime paraît loin d'être concret dans la vie quotidienne des participants étant donné ses pourtours insaisissables et impénétrables.

Peur du crime

Tout comme ce fut le cas pour circonscrire le crime et son sens dans la vie des aînés, la représentation de la peur du crime révèle des ambivalences chez les participants. À la question sur le sens que prend la peur du crime dans la vie quotidienne, tous les participants ont eu de la difficulté à répondre. Une fois cette difficulté transcendée, une certaine définition émerge des entretiens.

Les participants définissent la peur du crime à partir de la peur de souffrir. Ainsi, elle renvoie à quelque chose de désagréable, de douloureux et de pénible :

« La peur du crime est pour moi quelque chose qui va faire mal. Je n'aime pas ça. Et puis, c'est bien certain quand on te frappe avec un bâton de baseball, ou quoi que ce soit, c'est très douloureux. Je n'aimerais pas ça » (Homme, 70 ans, Montréal)

Cette association entre la peur du crime et la peur de souffrir semble comporter une réflexion existentielle. En effet, à travers les propos de certains participants, la peur du crime sous-entend l'ultime finitude, soit une peur de mourir :

« Avoir peur du crime, ce sont les gens qui ont peur de se faire blesser ou d'avoir mal. C'est la peur de mourir » (Femme, 65 ans, Montréal)

Ces propos ne sont pas sans rappeler ceux de Bauman pour qui :

« La peur fondamentale de la mort est l'archétype de toutes les autres peurs ; elle est la peur ultime à partir de laquelle toutes les autres peurs empruntent leur sens [notre traduction] » (Bauman, 2006, 52).

À l'instar de l'étude de Hollway & Jefferson (1997), les représentations entourant la peur du crime et le crime décrites par les participants renvoient à l'incertitude, l'ambiguïté et la contingence. Autrement dit, elles semblent illustrer les contours d'une postmodernité de la vie sociale indéfinissable où l'individu tente ainsi d'en rationaliser les risques potentiels. Ce constat abonde dans le sens de Hollway & Jefferson (1997), où la postmodernité oblige l'individu à prendre en considération les risques associés à ses conduites, c'est-à-dire de rationaliser et contrôler l'imprévisible et l'incertitude afin de combler « [...] le désir de certitude, ou le souhait d'échapper à l'incertitude [notre traduction] » (Hollway & Jefferson, 1997, 261).

La rationalisation du risque permet donc à l'individu d'agir sur sa condition dans un contexte où il est difficile de prévoir les conséquences des actions. D'ailleurs, c'est ce à quoi les stratégies d'interaction, qui seront énumérées ultérieurement, servent aux aînés :

« [...] devant une situation problématique donnée, [ils] doivent reconnaître le problème posé et, à partir d'une activité "interprétative", se soucier de développer des stratégies leur permettant de le résoudre » (Eckert, 2004, 141).

Dans un contexte de vie sociale postmoderne, une question se pose : quels effets ont l'incertitude et l'ambiguïté sur la dynamique interprétative de l'interaction ? Rappelons que, pour Mead, l'individu est engagé dans des interactions de réciprocité avec autrui, en ce sens que l'interaction repose sur une base « coopérative » (Cefaï & Quéré, 2006). L'incertitude peut-elle dissoudre la réciprocité étant donné que cette dernière prend appui sur la connaissance d'autrui ? Si tel est le cas, l'individu ne saurait plus de quelle manière interagir avec autrui étant donné l'absence de repères socio-symboliques. Cette dissolution de la réciprocité entraîne des effets chez les aînés, car le sens commun de la vieillesse partagé lors de l'interaction n'est pas assuré (Le Breton, 2004). Une deuxième question ressort : quelle est donc la représentation de la vieillesse ? En termes meadiens, quelle est la nature du « Soi » lors de la vieillesse ?

Vieillesse

Que représente la vieillesse pour les participants ? Voilà une question beaucoup trop négligée dans les études sur la peur du crime chez les aînés (Pain, 1997). À travers les entretiens, tous les participants exposent deux représentations contrastées de la vieillesse. D'un côté, ils se réfèrent à la vieillesse en termes de déclin physiques ou psychologiques, c'est-à-dire à partir de la sénescence. D'un autre côté, certains participants relient la vieillesse à la croissance des expériences personnelles. Bref, la vieillesse se définit ici en termes de sagesse, de développement et d'épanouissement personnels.

L'ensemble des participants mentionne que la vieillesse a un effet sur la peur du crime. Selon eux, il semble que la sénescence influence la construction de la peur du crime. Ainsi, avec l'avance en âge il y a une fragilisation du sentiment de sécurité :

« Je pense qu'on a un petit manque de sécurité en vieillissant » (Femme, 69 ans, Sherbrooke)

Cette altération du sentiment de sécurité provient de la vulnérabilité associée à la vieillesse :

« Les gens d'un certain âge sont plus vulnérables que les jeunes » (Homme, 71 ans, Sherbrooke)

« Les criminels s'en prennent plus aux personnes âgées aussi... c'est évident ! On est plus vulnérable en vieillissant » (Femme, 65 ans, Montréal)

Il se dégage de ces propos que la vulnérabilité représente non seulement une fragilisation, mais aussi une faiblesse chez les aînés, en ce sens qu'ils paraissent impuissants et sans défense face au crime. Cette vulnérabilité se construit sur différents traits de la vieillesse :

« Les gens âgés sont plus vulnérables parce qu'ils sont plus naïfs » (Homme, 71 ans, Sherbrooke)

« Lorsque tu es vieux, tu as moins de force. Alors tu réfléchis : si quelqu'un m'attaque, vais-je être capable de me défendre ? » (Femme, 73 ans, Trois-Rivières)

« Je sens que toutes les années j'en perds un bout. Je suis moins fort, plus fatigué et moins courageux » (Homme, 70 ans, Montréal)

Par conséquent, plusieurs particularités liées à la vieillesse ont un effet sur la vulnérabilité de l'aîné et, du même coup, sur la peur du crime.

La peur du crime, la vieillesse et la peur de mourir

En tenant compte de la dialectique meadienne de l'esprit (Le Breton, 2004), le « Soi » vieillissant chez l'aîné se meut entre le « Moi » et le « Je ». Ainsi, l'aîné fait l'expérience de sa vieillesse à travers son interprétation personnelle, mais aussi à travers les représentations sociales présentes lors de l'interaction. Les propos des participants suggèrent que la vieillesse constitue une expérience existentielle affligeante. D'autant plus, comme le mentionne Javeau :

« Une des expériences les plus douloureuses que peut faire tout un chacun est celle du temps qui passe » (Javeau, 2003, 98).

Par ailleurs, les résultats concernant les représentations du crime et de la peur du crime laissent entendre que l'expérience de la vieillesse se situe parmi les particularités de la postmodernité : incertitude, ambiguïté et imprévisibilité. Il s'ensuit que l'aîné, afin d'assurer une sécurité ontologique, met en place un processus de protection existentielle qui se déroule dans la vie quotidienne.

Tel qu'évoqué plus tôt, à travers les propos de Bauman (2007), la peur du crime pourrait constituer une manifestation d'une peur plus existentielle, soit la peur de mourir. La mort n'est pas dénudée de sens. Elle porte l'inscription *Lasciate ogni speranza* : « abandonner tout espoir » (Bauman, 2007). L'idée de vivre avec la conscience de la mort crée une problématique ontologique chez l'individu. Pour Bauman (2006, 31) :

« Toutes les cultures humaines justifient le fait de vivre avec la conscience de la mort [notre traduction] ».

Selon lui, par leur histoire, les sociétés occidentales ont traversé trois formes de protection existentielle du « Soi ». La forme actuelle répond aux exigences induites par la postmodernité. Ainsi, le sens accordé à la vie, ainsi qu'à la mort, ne repose plus sur le social, mais plutôt sur l'individu (Thomas, 1970). Dans un tel contexte, le processus de la vie quotidienne devient une protection existentielle chez l'individu (Bauman, 2007 ; Javeau, 2003). En effet, les individus protègent leur existence en banalisant la mort dans le cadre de la vie quotidienne. La forme de protection existentielle du « Soi » serait :

« [...] une répétition métaphorique au quotidien de la mort dans sa macabre vérité « d'absolue », « d'ultime », « d'irréparable » et « d'irréversible » - de sorte que cette « fin », comme dans le cas des modes et des engouements, vient à être considérée seulement comme un événement banal de plus parmi d'autres [notre traduction] » (Bauman, 2006, 49).

En somme, à travers la finitude de l'être, l'individu entreprend un processus de protection existentielle ; processus qui s'élabore au fil de la vie quotidienne comme une série de « répétitions métaphoriques » de la mort. Cette répétition permet à l'individu de minimiser la mort, voire de la banaliser, comme un simple événement dérisoire de la vie. Nous posons la question : est-il possible que la peur du crime constitue l'une de ces « répétitions métaphoriques » de la mort ? À la lumière des entretiens, il semble effectivement que la peur du crime est liée à la peur de mourir.

Stratégies

Au quotidien, les stratégies font office de résistances (Javeau, 2003) et de tactiques (Certeau, 1990) dans le but précis d'assurer un sentiment de sécurité chez l'individu. Ces stratégies prennent un sens particulier avec la vieillesse, celui de la vulnérabilité et de la fragilité. Comme le laisse entendre une participante :

« En vieillissant, souvent les personnes tombent seules. Avant, elles étaient deux à vivre ensemble. C'est plus sécuritaire à deux. Avec l'âge, tu as moins de capacités et tu prends plus de précautions. Comme moi, j'ai une fille qui m'appelle tous les jours pour savoir si tout va bien » (Femme, 69 ans, Sherbrooke).

Les résultats principaux émergeant des entretiens concernant les stratégies ont pour objet la quotidienneté, l'évitement, la grégarité, la vigilance, l'incitation et la présentation.

Quotidienneté

A priori, la quotidienneté représente les petits détails routiniers de la journée en lien avec le sentiment de sécurité. Certains participants parlent de rituels et de routines personnels. D'autres, de gestes ciblés et précis dans le but de domestiquer leur environnement social. À

travers les entretiens, les participants disent se conduire de manière inébranlable en répétant constamment les mêmes gestes.

Ces « [...] petits gestes ou paroles qui se reproduisent tout au long de la journée et au jour le jour et contribuent de manière insigne, chez tout un chacun, à la gestion du temps, et donc à la satisfaction du besoin élémentaire de sécurité ontologique » (Javeau, 2003, 74).

En général, cette stratégie s'apparente aux habitudes de vie identifiées dans d'autres études sur la peur du crime (Eckert, 2004 ; Moulton & al., 1996 ; Whitley & Prince, 2005). La répétition des gestes, les détails routiniers, tout ce qui constitue les habitudes de vie, jouent un rôle important dans le sentiment de sécurité, car elles permettent d'anticiper, donc de contrôler l'environnement social.

D'un autre côté, les petits gestes ciblés renvoient non seulement à l'environnement social, mais aussi aux interactions avec autrui. C'est à travers le bon voisinage, plus précisément l'entraide et le partage, que les participants se rapportent à la stratégie de la quotidienneté :

« Entre voisins on peut s'aider. On s'avertit des choses qui se passent » (Homme, 71 ans, Sherbrooke)

« Je me sens en sécurité. J'ai des amis. J'ai une amie qui reste dans le bloc. On s'entraide. On se donne des nouvelles. Quand il y en a une qui ne va pas bien, l'autre va jeter un coup d'œil. Un de mes voisins m'a souvent dit : s'il y a quelque chose, frappe sur le mur et je m'en viens tout de suite » (Femme, 69 ans, Sherbrooke)

Ces interactions avec autrui façonnent l'environnement social et les interactions en le rendant moins perméable à la peur du crime. Ainsi, une réciprocité dans les actions et les intentions renforce le sentiment de sécurité au quotidien.

Évitement

La stratégie de l'évitement s'inscrit dans l'interaction, ou plutôt, dans l'absence volontaire d'interaction. Autrement dit, l'individu évite simplement d'entrer en interaction avec autrui :

« Des fois quand des jeunes semblent déranger un peu, je reste dans mon coin et je ne m'occupe pas d'eux... Pour ne pas qu'ils s'occupent de moi » (Femme, 65 ans, Montréal)

« Je vais éviter ce qui me dérange » (Femme, 76 ans, Sherbrooke)

« Ma femme, ma fille et moi, on a été témoin d'un affrontement au métro. Des gars ont fait appel à leurs amis afin de battre un gars qui ne voulait pas embarquer dans la gang. Quand ça arrive, on s'éloigne de ça » (Homme, 80 ans, Montréal)

Ces propos suffisent pour illustrer la stratégie de l'évitement qui s'appuie sur des gestes directs ou subtils. Ainsi, un participant raconte comment il essaie de ne pas croiser les yeux d'autrui :

« Je prends le métro et je fais attention. J'essaie de ne pas trop regarder le monde dans les yeux comme on dit » (Homme, 70 ans, Montréal)

En définitive, l'évitement apporte un sentiment immédiat de sécurité chez les participants. Par contre, il cache aussi en arrière-plan un sentiment d'insécurité. En effet, l'évitement représente une stratégie où paraît être intériorisée une insécurité relative à certains individus ou groupes sociaux ; dans notre étude l'évitement concerne spécifiquement les jeunes.

Ce type de réflexion trouve un écho dans les idées de Bauman, où dans la recherche à tout prix de sécurité et de certitude, l'individu produit inévitablement un sentiment d'insécurité et d'incertitude (Bauman, 2007).

Grégarité

La grégarité renvoie au regroupement des individus. Elle constitue un élément essentiel de l'interactionnisme symbolique :

« [...] l'individu est un acteur interagissant [...] » (Le Breton, 2004, 46).

À travers cette stratégie, les participants semblent mettre un espace et un temps en commun. Bref, les participants se sentent plus en sécurité et moins vulnérables lorsqu'ils sont en groupe, en nombre ou en relation avec autrui :

« Je n'irais pas me promener toute seule dans la rue. Malgré que durant l'été, je me promène avec un groupe d'amies » (Femme, 69 ans, Sherbrooke)

« Quand je sors le soir j'aime être accompagnée. Je ne prends pas de chance d'être toute seule » (Femme, 63 ans, Trois-Rivières)

La grégarité dépasse néanmoins l'univers des loisirs pour englober la vie commune. D'une part, les participants entendent par vie commune la vie conjugale. D'autre part, elle signifie la vie dans un logement collectif, telle qu'une résidence destinée aux aînés. En général, dans les propos des participants, la vie commune est synonyme de sécurité et de confort.

Vigilance

Dans les mots des participants, la vigilance constitue une attention soutenue sur quelqu'un ou quelque chose :

« Ce n'est pas une peur qui va m'empêcher d'agir. Je vais plutôt être portée à regarder dans les alentours avant de sortir de chez moi. Est-ce qu'il y a quelqu'un qui a l'air louche » (Femme, 69 ans, Sherbrooke)

« Quand il y a des crimes qui se passent dans le voisinage, ça me rend plus attentive à ce qui se passe autour » (Femme, 76 ans, Sherbrooke)

Ainsi, les participants rapportent surveiller les lieux et les individus dans la vie quotidienne. Souvent, la vigilance se présente sous la forme de précautions et de prudences. De plus, il ressort des entretiens que les participants maîtrisent, modèlent et influent leur environnement social. Cette stratégie sous-entend une interprétation des lieux et des individus qui la façonne.

Incitation

Bien qu'une seule participante mentionne la stratégie de l'incitation, il en ressort néanmoins des éléments heuristiques intéressants pour la compréhension de la peur du crime chez les aînés. D'ordre général, elle démontre l'intentionnalité à contrôler son environnement social et à construire l'interaction à sa manière :

« Il y a des fois, si je suis mal à l'aise, je m'efforce de dire "bonjour" et puis je passe afin de montrer que je suis sûre de moi. C'est-à-dire afin qu'il sache que je n'appréhende pas quelque chose de lui » (Femme, 76 ans, Sherbrooke)

Par l'engagement d'une conversation, la participante cherche à entrer directement en interaction avec autrui dans le but de pouvoir façonner le déroulement et, ainsi, exercer un certain contrôle sur la situation. En termes meadiens, elle essaie de susciter une réponse précise chez autrui qui, à son tour, devient un stimulus pour elle. Autrement dit :

« L'auteur du premier geste peut prendre appui sur la réponse naissante de son partenaire pour déterminer sa propre conduite, et ainsi de suite » (Cefaï & Quéré, 2006, 25).

Présentation

La présentation s'apparente à l'incitation, en ce sens que l'individu cherche aussi à agir sur le déroulement de l'interaction. Par contre, cette stratégie se distingue par la nature indirecte de l'interaction, c'est-à-dire la présentation de l'individu face à autrui. Dans les entretiens, ce thème renvoie particulièrement à la démarche et à l'assurance des participants. Tout comme le concept de *mise en scène* chez Goffman (1959), c'est à travers le jeu d'interaction que l'individu agit consciemment en mettant en scène ce qu'il veut représenter de lui-même :

« [...] je trouve que l'important aussi, c'est d'avoir l'air de s'en aller, de savoir, de savoir où on va... de ne pas être toujours euh (hésitant). Je trouve que ça paraît.

Quand les gens sentent que tu marches d'un bon pas, et que tu t'en vas... bien, tu as l'air de plus être capable de te défendre » (Femme, 65 ans, Montréal)

L'interaction se joue symboliquement à partir de l'expression corporelle des individus. Les participants se mettent en scène en tant qu'objets sociaux pour autrui et pour eux-mêmes.

Conclusion

Notre étude propose une nouvelle compréhension de la signification des stratégies quotidiennes face à la peur du crime chez les aînés. Les seize aînés rencontrés diffèrent singulièrement les uns des autres. Cette richesse d'individualités transcende les résultats de la recherche. À vrai dire, par leurs propos sur la peur du crime, il a été possible d'explorer des chemins encore peu visités dans ce champ de recherche.

Tout d'abord, les représentations par rapport au crime, à la peur du crime et à la vieillesse réfèrent en partie à l'ambiguïté, l'incertitude et l'imprévisibilité de la vie sociale postmoderne. Ces trois représentations sont interdépendantes. Ainsi, à partir des résultats, la peur du crime doit être appréhendée pour être comprise à la lumière de la rencontre entre l'interprétation personnelle du crime et celle de la vieillesse. Ensuite, les stratégies quotidiennes déployées par les aînés pour composer avec la peur du crime s'ancrent dans leurs interactions sociales. En effet, qu'il s'agisse de la présentation ou de l'évitement, les stratégies déployées engagent une part de réciprocité au sein de l'interaction, c'est-à-dire dire la propension de l'individu à se mettre à la place d'autrui. Finalement, à plusieurs moments durant notre article nous avons interrogé les effets de la vie sociale postmoderne sur la nature de la réciprocité. La dimension existentielle de l'aîné semble être traversée de préoccupations face au crime, la vieillesse et la mort.

Ces premières explorations ouvrent la voie à de nouvelles pistes de recherche. Premièrement, il paraît évident que la peur du crime doit être considérée comme un phénomène social pouvant se circonscrire particulièrement à travers l'interaction. Poursuivre la réflexion interactionniste à propos de la peur du crime semble une piste des plus prometteuses pour la recherche. Deuxièmement, la recherche sur la peur du crime doit mettre plus d'accent sur une approche compréhensive du phénomène étant donné qu'il ne fait plus aucun doute que le phénomène comporte une part subjective et dynamique. Ainsi, mettre une emphase particulière sur les éléments de signification, de contextualisation et d'hétérogénéité élargit la compréhension sur la peur du crime dans la vie quotidienne des individus. Ce faisant, il sera plus difficile d'énoncer sans nuance des généralités telles que la peur du crime croît avec l'âge !

Références bibliographiques

- ACIERNO, R., RHEINGOLD, A. A., RESNICK, H. S., KILPATRICK, D. G., 2004, "Predictors of fear of crime in older adults", *Journal of Anxiety Disorders*, 18, 3, 385-396.
- AKOUN, A., 1999, « Norme », in AKOUN, A., ANSART, P., Ed., *Dictionnaire de Sociologie*, Paris, Le Robert/Seuil, 365.
- BAUMAN, Z., 2006, *Liquid fear*, Cambridge, Polity Press.
- BAUMAN, Z., 2007, *Liquid Times. Living in an Age of Uncertainty*, Cambridge, Polity Press.
- BEAULIEU, M., LECLERC, N., DUBÉ, M., 2003, "Fear of crime among the elderly: An analysis of mental health issues", *Journal of Gerontological Social Work*, 40, 4, 121-138.
- BERGERON, C., 2006, *Traduction et validation du Worry about victimization (WAV) auprès d'une population âgée francophone*, Mémoire de maîtrise, Université de Sherbrooke.
- BLUMER, H., 1969, *Symbolic Interactionism: Perspective and Method*, Englewood Cliffs, Prentice-Hall.
- BRILLON, Y., 1987, *Victimization and Fear of Crime Among Elderly*, Toronto, Butterworths.
- CEFAÏ, D., QUÉRÉ, L., 2006, « Introduction. Naturalité et socialité du Self et de l'esprit », in *L'esprit, le soi et la société*, MEAD, G. H., Ed., Paris, Presses universitaires de France, 3-90.
- CERTEAU, M. D., 1990, *Invention du quotidien. L'art de faire*, Paris, Gallimard.
- CHADEE, D., DITTON, J., 2003, "Are older people most afraid of crime? Revisiting Ferraro and LaGrange in Trinidad", *British Journal of Criminology*, 43, 2, 417-433.
- COZENS, P., HILLIER, D., PRESCOTT, G., 2002, "Gerontological perspectives on crime and nuisance: The elderly critically evaluate housing designs in the British City", *Journal of Aging and Social Policy*, 14, 2, 63-83.
- ECKERT, C., 2004, « La culture de la peur au quotidien, chez les personnes âgées, dans la ville de Porto Alegre au Brésil », *Retraite et Société*, 41, 1, 125-147.
- FARRALL, S., 2004, "Revisiting crime surveys: Emotional responses without emotions?", *International Journal of Social Research Methodology*, 7, 2, 157-171.
- FATTAH, E. A., SACCO, V. F., 1989, *Crime and Victimization of the Elderly*, New York/Berlin, Springer-Verlag.
- FERRARO, K. F., 1995, *Fear of Crime: Interpreting Victimization Risk*, New York, State University of New York Press.
- FERRARO, K. F., LAGRANGE, R. L., 1992, "Are older people most afraid of crime? Reconsidering age differences in fear of victimization", *Journal of Gerontology*, 47, 5, S233-S244.
- GOFFMAN, E., 1959, *The Presentation of Self in Everyday Life*, New York, Anchor.
- HENNEN, J. R., KNUDTEN, R. D., 2001, "A lifestyle analysis of the elderly: Perceptions of risk, fear, and vulnerability", *Illness, Crisis & Loss*, 9, 2, 190-208.
- HOLLWAY, W., JEFFERSON, T., 1997, "The risk society in an age of anxiety: situating fear of crime", *British Journal of Criminology*, 48, 255-266.

- HOSS, D., 2008, « Individualisation, individuation, reconnaissance dans la modernité occidentale », in PAYET, J.-P., BATTEGAY, A., Ed., *La reconnaissance à l'épreuve* Paris, Le Septentrion, 303-310.
- HRABA, J., LORENZ, F. O., RADLOFF, T., 2002, "Czechs experiencing crime: Rural-urban differences in the perceived risk of crime, fear of crime, and victimization", *International Journal of Contemporary Sociology*, 39, 1, 69-89.
- JAVEAU, C., 2003, *Sociologie de la vie quotidienne*, Paris, Presses universitaires de France.
- KILLIAS, M., CLERICI, C., 2000, "Different measures of vulnerability in their relation to different dimensions of fear of crime", *British Journal of Criminology*, 40, 3, 437-450.
- LACHANCE, M., BEAULIEU, M., DUBE, M., COUSINEAU, M.-M., & PARIS, M. (2010). « Le sentiment d'insécurité lié à la victimisation criminelle : regard critique sur la modélisation d'un concept polymorphe ». *Revue internationale de victimologie* 8(1). (Accessible en ligne : <http://www.jidv.com/njidv/index.php/home/jidv-19/148-jidv-22/417-le-sentiment-dinsecurite-lie-a-la-victimisation-criminelle-regard-critique-sur-la-modelisation-dun-concept-polymorphe>)
- LAGRANGE, R. L., FERRARO, K. F., 1987, "The elderly's fear of crime. A critical examination of the research », *Research on Aging*, 9, 3, 372-391.
- LE BRETON, D., 2004, *L'interactionnisme symbolique*, Paris, Presses universitaires de France.
- LECLERC, N. 2005. « Étude comparative du support social et de la santé perçue chez les aînés exprimant, exprimant de façon intermittente ou n'exprimant pas la peur du crime ». Mémoire de maîtrise inédit. Gériatologie. Université de Sherbrooke.
- MARTEL, D., 1999, *La peur du crime en milieu urbain dans l'ensemble de la population et chez les femmes. Recension des écrits*, Régie régionale de la santé et des services sociaux de Montréal-Centre, Direction de la santé publique.
- MCCOY, H. V., WOOLDREDGE, J. D., CULLEN, F. T., DUBECK, P. J., BROWNING, S. L., 1996, "Lifestyles of the old and not so fearful: life situation and older persons' fear of crime", *Journal of Criminal Justice*, 24, 3, 191-205.
- MEAD, G. H., 1934, *Mind, Self, and Society: From the Standpoint of a Social Behaviourist*, Chicago, University of Chicago Press.
- MEAD, G. H., 2006, *L'esprit, le soi et la société*, Paris, Presses universitaires de France.
- MOULTON, H. J., 1996, "The impact of crime and violence on lifestyle of elderly living in mixed population housing: A pilot study", *Physical and Occupational Therapy in Geriatrics*, 14, 1, 53-65.
- PAILLÉ, P., 1996, « De l'analyse qualitative en général et de l'analyse thématique en particulier », *Revue de l'association pour la recherche qualitative*, 15, 179-195.
- PAIN, R. H., 1995, "Elderly women and fear of violent crime: the least likely victims?", *British Journal of Criminology*, 35, 4, 96-111.
- PAIN, R. H., 1997, "Old age and ageism in urban research: The case of fear of crime", *International Journal of Urban and Regional Research*, 21, 1, 117-128.
- PAIN, R. H., 2000, "Place, social relations and the fear of crime: A review", *Progress in Human Geography*, 24, 3, 365-387.

- PATTON, Q., 2002, *Qualitative Research & Evaluation Methods*, Thousand Oaks, Sage Publications.
- ROBERT, J. V., 2001, « La peur du crime et la perception du système de justice pénale », *Recherche en bref*, 6, 6, 1-2.
- ROCHÉ, S., 1993, *Le sentiment d'insécurité*, Paris, Presses universitaires de France.
- SACCO, V. F., NAKHAIE, M. R., 2001, "Coping with crime: An examination of elderly and nonelderly adaptations", *International Journal of Law and Psychiatry*, 24, 2/3, 305-323.
- SKOGAN, W. G., 1993, "The various meanings of fear", in BILSKY, W., PFEIFFER, C., WETZELS, P., Ed., *Fear of Crime and Criminal Victimization*, Styttgart, Ferdinand Enke Verlag, 131-140.
- STATISTIQUE CANADA, 2007, *Les aînés victimes d'actes criminels : 2004 et 2005*, Ottawa, Centre canadien de la statistique juridique, 85F0033MIF.
- THOMAS, L-V., 1976, *Anthropologie de la mort*, Paris, Payot.
- TULLOCH, M. I., 2000, "The meaning of age differences in the fear of crime: Combining quantitative and qualitative approaches", *British Journal of Criminology*, 40, 3, 451-467.
- TULLOCH, M. I., 2003, "Combining classificatory and discursive methods: Consistency and variability in responses to the threat of crime", *British Journal of Social Psychology*, 42, 461-476.
- WHITLEY, R., PRINCE, M., 2005, "Fear of crime, mobility and mental health in inner-city" London, UK, *Social Science & Medicine*, 61, 1678-1688.
- YIN, P. P., 1980, "Fear of crime among the elderly: some issues and suggestions", *Social Problems*, 27, 4, 412-504.